

« C'est aussi vital pour moi de travailler de mes mains que de respirer »

Éric Grandchamp

Interview : Justine Carnec

Où êtes-vous né ?

Je suis né en Bourgogne, à Alise Sainte Reine. C'est le nom du village où a eu lieu Alésia, la bataille avec Vercingétorix.

Que faisaient vos parents ?

Mon père était ouvrier dans une société métallurgique qui faisait des pièces de très haute précision. Ma mère était femme au foyer, mais elle avait fait un apprentissage de couture. Elle aussi était extrêmement habile manuellement. Comme ils travaillaient beaucoup de leurs mains, tous les vêtements étaient faits à la maison, et une partie des jouets aussi.

D'où vous est venue cette passion du travail manuel ?

Je bricolais souvent dans l'atelier de mon père, à la maison. Et puis, il y avait un ébéniste qui habitait juste en face de chez moi, et il m'arrivait très fréquemment de traverser la rue pour aller dans son atelier, jouer avec les chutes de bois qu'il jetait dans des grosses caisses. Et puis, un Noël, je devais avoir cinq ou six ans, on m'a offert toute une panoplie avec un marteau, une scie, un étau, etc. Je m'en suis énormément servi. Arrivé à l'âge de neuf ans, j'ai commencé à faire de la sculpture tout seul. Vers mes 12 ans, j'ai rencontré une artiste qui n'habitait pas très loin de chez moi. Je pouvais passer tout l'après-midi dans son atelier, à sculpter avec elle. Elle m'a appris les rudiments esthétiques et m'a donné une certaine culture artistique.

Il habite la grande maison jaune qui donne sur la Baie de Morgat, en Presqu'île de Crozon. Vêtu d'un grand tablier, il ouvre sa porte, le sourire aux lèvres, et nous emmène au deuxième étage. C'est son atelier. Sous la charpente, des machines, des outils, des morceaux de bois... Et un petit établi, face à la fenêtre ouverte sur la mer. Ses mains reprenant vite la pièce qu'il réalisait avant d'être interrompu, Éric Grandchamp, un des meilleurs archetiers au monde après quarante ans de métier, raconte son histoire et son goût pour son métier ; la fabrication d'archets.

Comment vous est venue l'idée de vous lancer dans l'archeterie ?

Je savais déjà depuis tout petit que j'allais travailler dans le bois et de mes mains. C'est une nature, et c'est aussi vital pour moi de travailler de mes mains que de respirer. Je suis allé en colonie de vacances, où j'ai rencontré un violoncelliste, et je suis tombé sous le charme de ses instruments. Je ne connaissais pas du tout le milieu de la musique, mais, à partir de là, il m'est venu plein d'idées. Dès que je suis rentré de vacances, je suis allé à Dijon, rencontrer un luthier. Il m'a consacré un après-midi entier. Il m'a expliqué les métiers de luthier et d'archetier, et il m'a dit « Si tu veux revenir et avoir quelques explications supplémentaires, n'hésite pas à refrapper à ma porte. »

Et ensuite ?

J'étais plus intéressé par le métier d'archetier que de luthier, parce qu'il y a énormément de matériaux différents, un aspect mécanique, et puis un aspect esthétique et sonore qui en font un champ d'expression très large. Là, j'avais 14 ans seulement. J'ai passé ma troisième, et j'ai tenté le concours de l'école nationale de lutherie de Mirecourt. À l'époque, il y avait six cent candidatures pour trois places de luthier et trois places d'archetiers. Mais ça, je ne le savais pas quand je l'ai passé, j'y allais

comme un gamin, la fleur au fusil. (*rires*) Et j'ai eu beaucoup de chance, car j'ai été intégré dès la première année.

Ce violoncelliste, ce luthier, tous ces ateliers, ça vous a donné envie ?

Oui. Je pense que si l'environnement ou les parents n'ont pas éveillé la curiosité chez l'enfant, c'est très compliqué pour lui d'aller se former. Ce qui est regrettable, c'est qu'aujourd'hui, il y a trop d'interdits. On ne devrait jamais hésiter à frapper à une porte et dire « Je suis curieux, est-ce-que je peux voir ? ». J'ai toujours accepté que ceux qui en avaient envie viennent voir mon atelier, même si ce n'est pas toujours évident de consacrer du temps à chacun. Parce que, si l'ébéniste en face de chez moi m'avait dit « *Non, c'est interdit aux enfants* », si mon père m'avait dit « *L'atelier c'est trop dangereux* », ou si le luthier m'avait dit « *J'ai plein de travail je ne peux pas te recevoir* », je n'aurais jamais fait ce métier. C'est très important d'offrir la possibilité à des gens curieux de découvrir d'autres choses.

« L'archet, c'est une personne à part entière »

Y a-t-il une relation, un lien particulier qui se crée entre l'archet et celui qui le fait ?

Complètement. En fait, la fabrication d'un archet, c'est un peu un ménage à trois. Il y a le musicien, l'archetier, et puis tous les matériaux. La baguette est la plus importante, elle a sa propre personnalité. La première chose que l'archetier doit faire, c'est comprendre son client. À partir de là, il choisit une baguette qui va vraiment se marier à la personnalité et aux exigences de ce client. Ça peut prendre deux ou trois jours pour seulement sélectionner un morceau de bois, parce qu'on veut trouver exactement la baguette qui correspond à ce qu'on s'imagine faire pour ce musicien. Chaque morceau de bois, chaque musicien est différent, et on est obligé de changer de stratégie à chaque fois.

Que ressentez-vous quand vous réalisez un archet ou une pièce ?

Comment dire... C'est un compromis. En fait, j'ai à l'esprit une certaine idée de ce que j'ai envie de faire. Mais il faut personnifier mon morceau de bois, en lui demandant ce qu'il a envie de faire, ce qu'il est capable de faire. Et on va essayer de trouver un compromis entre les deux. On ne peut pas aller contre la nature des matériaux, donc il faut bien

sentir toutes ces choses. L'archet, c'est une personne à part entière.

Vous diriez que c'est plus un métier, un travail, ou une passion ?

Ah, ce n'est pas un travail, parce que je ne suis jamais allé au travail. (*rires*) C'est un métier ; ça, c'est sûr. Une passion, aussi. Mais on peut souffrir, même dans une passion. Quand on a la page blanche, ou quand on a le doute, par exemple.

Ça vous arrive ?

Ça doit arriver à tout le monde. Si on est exigeant, on doit avoir cette page blanche de temps en temps. Il y a très longtemps, j'ai eu une période de doute. Je me disais que ce que je faisais n'avait aucune personnalité. Donc, je suis allé voir un très bon ami, et je lui ai dit : « Il y a un problème, j'ai l'impression que ce que je fais ne ressemble à rien. », et il m'a répondu qu'en fait, ce que je faisais était quelque chose de complètement neuf, ça ne ressemblait à rien de ce qui avait été fait jusqu'alors. Et c'est à ce moment-là que je me suis aperçu que j'avais arrêté de chercher l'originalité, pour uniquement chercher l'honnêteté. Et j'ai compris que le chemin était le bon. Il faut se laisser aller, il ne faut pas essayer de plaire ou de se plaire. Il faut être le plus honnête possible. Ça n'est pas évident d'être juste soi-même, ou d'accepter quasiment la laideur plutôt que la copie.

Dans l'art, l'inspiration, c'est très important. D'où vient la vôtre ?

De la vie. Quand on veut trouver l'inspiration, il faut se trouver des belles choses dans la vie. On peut aussi tirer des belles choses de moments qui ne sont pas nécessairement très beaux. Lorsque je vais à la pêche, en fait, je n'y vais pas réellement, je travaille. Il faut se créer un cadre, car l'inspiration vient de l'extérieur. Elle vient aussi de soi, mais si on ne se crée pas un univers tout autour, elle ne viendra pas. Ça peut être la pêche, la sculpture, la bijouterie, la rencontre avec des amis.

« Je suis un très mauvais violoniste. C'est sans doute un grand avantage. »

Comme je disais, je ne suis jamais allé au travail. Ça fait partie d'une vie, quoi.

Jouez-vous d'un instrument ?

J'ai joué du violon, mais je suis un très mauvais violoniste. C'est sans doute un grand avantage.

Pourquoi ?

Parce que, quand j'essaye un de mes archets, si c'est absolument catastrophique, je vais essayer de le régler jusqu'à temps que ma pauvre technique arrive à passer certains caps. Je vais donc sans doute voir des défauts que des bons instrumentistes ne verraient pas. Je n'ai pas envie d'apprendre. Je passe déjà tellement de temps sur mes archets... Je préfère en savoir davantage sur la sculpture, la fonderie, l'art, la culture en général.

Quelles ont été les rencontres déterminantes dans votre parcours ?

Il y a une femme qui était exceptionnelle. J'étais très jeune archetier, j'avais une vingtaine d'années. C'était une Japonaise. C'est la première personne qui a eu vraiment une grande confiance en moi, et c'est elle qui m'a ouvert le marché japonais. C'est une chance inouïe. Elle fait du négoce de violon et d'archets, c'est une personne très importante au Japon.

« Il faut mériter tous les jours ce qu'on a acquis »

Comment l'avez-vous rencontrée ?

C'est une histoire à la fois triste et gaie. C'était une période difficile où je n'avais plus de commandes. C'est difficile d'être installé très loin des agglomérations. C'était le mois de mai, et avant d'espérer vendre des archets, il fallait attendre la rentrée des Conservatoires, au mois de novembre. J'avais fait une exposition qui n'avait pas du tout marché dans l'hiver, et c'était la seule adresse que j'avais. Alors, je me suis décidé à la contacter, pour savoir si elle était intéressée pour voir mes archets. Et elle m'a dit oui. Je suis allé à Paris, et, pendant 20 minutes, elle n'a pas prononcé un seul mot, elle a juste regardé mes archets très méticuleusement. Enfin, elle a sorti trois d'entre eux, et m'a dit « Je vous dois combien ? ». (*rires*) Et elle a ajouté « Bon, c'est très bien, mais il faudrait que tu changes ceci, ceci et ceci. Dans un mois, je repasse à Paris. Tu peux me préparer trois archets comme je t'ai suggéré ? » Alors j'ai dit oui, bien sûr, et c'est comme ça qu'a commencé cette histoire avec le Japon.

Le succès, ça monte à la tête ?

Non. L'humilité est pour moi une des pièces maîtresses parmi les qualités qu'il faut avoir, dans tous les domaines. Il faut mériter tous les jours ce qu'on a acquis. J'ai accroché un seul de mes prix au mur, celui du Meilleur Ouvrier de France. Tous les autres sont dans des cartons. J'ai juste celui-là, parce que ce concours n'est pas un concours contre les autres. C'est un concours contre soi-même. On peut être trois ou quatre à se présenter, et trois ou quatre à avoir la médaille d'or. Ce prix au mur, c'est un peu comme le juge de paix, tu es obligé de le mériter tous les jours. Et en plus, la grosse tête, ça voudrait dire qu'on pose ses valises et qu'on s'arrête, qu'on ne veut plus du tout avancer. Ça ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est d'aller toujours plus loin. ■